

# REVOLUTION NATIONALE ET CAPTIVITÉ ROMANTIQUE

Souvenirs par Robert Brasillach

DORSQUE, au début de juillet 1940, le *Frontstalag* nous abritait, nous étions donc sans nouvelles depuis l'armistice et les étonnantes racontars qu'il faisait naître déjà. Au camp, point de journaux, sauf, au bout de peu de jours, une petite feuille allemande que je n'ai jamais revue par la suite, et qui devait être pendue un mois à peu près notre unique source d'information. On présentait bien qu'il y avait des postes de radio clandestins (on ne nous avait enlevé que nos armes, nos appareils photographiques, et laissé notre argent et tous nos objets personnels), mais la vérité m'obligait à dire que je n'ai jamais su si c'était exact. Le petit journal se nommait *Der Allemand*, on le vendait sur la grande place vers midi, et c'est là que nous suivîmes, à l'aide des camarades qui parlaient l'allemand, l'histoire lointaine de notre pays. Chaque jour, j'allai trouver Raymond Laurent devant l'église, et il me racontait ce qu'il avait vu. J'apprenais vite moi-même d'ailleurs à savoir regarder le journal et à me faire traduire ce qui m'intéressait au premier abord. Par les semaines alternées de pluies et de journées solemnelles, au-delà des fossés et des remparts, nous regardions monter, à travers les grilles d'une langue qui n'était pas la nôtre, cet étrange pays qui s'appelait la France.

## Connaissance de la France

La France... c'est notre terre éternelle, plus encore que l'Allemagne, et notre grand souci.

Je me souviens du jour où nous avons appris par *Der Allemand*, en quelques lignes succinctes, que la flotte anglaise avait attaqué la flotte française près d'Oran et fait douze cents victimes. On se tenait auprès de nous une propagande à ce sujet, on ne nous en informa point officiellement. Seulement, ces quelques lignes, et l'annonce que le gouvernement français « aurait », en signe de protestation, ordonné le bombardement de Gibraltar. La nouvelle, aux débuts de juillet, pour des esprits et des coeurs blessés par la défaite, paraissait si énorme que la plupart la jugeaient impossible. Je ne suis pas sûr qu'il y eut alors, à ce moment-là, sur cinquante mille prisonniers, plus d'un centaine à y avoir cru.

— Invention de la propagande allemande ! ricanaient presque tous.

J'affirmais pour ma part que je trouvais la chose tout à fait plausible. Mais on ne voulait point croire à l'attitude de l'Angleterre, et ceux qui, il y a quelques mois, étaient les premiers à se moquer d'elle, de ses secours insuffisants, subirent même tout leur espoir dans ses armées. L'homme est rarement logique, et il lui en coûte de considérer qu'une situation désastreuse est un fait.

Il nous faudrait attendre quelques jours avant d'être tout à fait certains de ce fait extraordinaire qui nous frappa de stupéfaction, et je ne serais pas étonné si, encore aujourd'hui, il n'y avait pas un certain nombre d'esprits fous pour penser que la bataille de Mers-el-Kébir n'a jamais eu lieu.

Mais nous sommes si privés de nouvelles directes que nous nous faisons des inquiétudes qui n'ont pas d'objet. On nous aurait dit, à ce moment-là, que le kilo de pommes de terre valait 500 francs et que le pain valait 100 francs, nous l'aurions cru. Et non seulement nous l'aurions cru, mais nous le craignions. Le seul numéro d'un journal en français que nous avons eu entre les mains est un journal de Besançon, imprimé sur un quart de feuille. Nous l'avons dévoré, heureux d'apprendre que le bâchot avait lieu en août, que le tribunal avait infligé des condamnations pour infraction aux règlements

sur les bicyclettes, que les chemins de fer fonctionnaient puisqu'il y avait eu un accident dans la région, heureux de lire le prix des légumes, le rationnement du pain. Il y avait donc une vie en France, si malaisée fut-elle.

Pourtant, la plupart d'entre nous ne savait rien des leurs. Les Méridionaux étaient à peu près tranquilles, sans doute. Mais il n'y avait pas chez nous seulement des Méridionaux.

Il y avait des gars du Nord sans nouvelles depuis le 10 mai et qui, parfois, n'en avaient pas avant novembre. Il y avait tous ceux qui étaient sûrs que l'exode avait précipité sur les routes de France leur famille vers des havres inconnus, en Bretagne, en Périgord, plus loin encore, et qui ne savaient si elle était arrivée au but. La dernière France dont nous avions eu la pensée directe était cette France des messages officiels, sillonnée de réfugiés, jette sous le ciel de juillet à la dérive. Cette France, c'était la nôtre. Et soudain quelques nouvelles nous apprenaient qu'il y avait un ordre, un gouvernement, une session à Vichy, des lois. Tout cela nous apparaissait dans une brume, et nous ne savions pas comment relier ces deux Frances. Nous ignorions presque tout, alors, des négociations de l'armistice, et même de son texte, du départ du dernier gouvernement républicain. Le journal annonçait, par erreur, que Paul Reynaud était mort dans un accident d'auto, et le démentiait le lendemain. Toutes ces nouvelles confuses frappaient la moitié comme des éclairs. Ce qui nous paraissait le plus net, c'est qu'on instaurait en France un régime dont les journaux allemands parlaient avec une curieuse sympathie, et que nous imaginions déjà, tout notre espoir était prompt, beaucoup plus assuré qu'il ne l'était.

— Pas tous, plaisantait l'un de nous. Je connais un de nos camarades qui, lorsqu'il apprit que le mot de « République » avait disparu des textes officiels, s'est couché pour la journée.

Et c'était vrai. Mais nous nous passionnions, nous discutions, nous nous arrachions *Der Allemand*, même ceux qui, comme moi, ne savaient pas l'allemand, nous communiquions à entrevoir d'étranges possibilités de redressement. Je me livrais à des matches de plaisanteries et d'injures avec ceux de mes camarades qui croyaient aux avions anglais et à l'immediat secours américain.

C'étaient les temps de la confusion, sans doute, mais je m'aperçois que nous n'étions pas si mal informés et que nous n'avons guère fait de progrès depuis.

— C'étaient tous les jours, au hasard, à Paris, dans le métro, dans le Midi, ou plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, mais qu'on avait peut-être arrêté en attendant de m'arrêter moi-même.

Où étaient mes autres amis ?

Henri Bardèche, rescapé des Flandres, attendait sa démobilisation. Pierre Costeau était prisonnier. José Lupin, malade, évacué depuis trois mois d'hôpital en hôpital, perdu par sa famille, l'avait enfin retrouvée en Limousin. Plusieurs autres, prisonniers, sur ordre du maréchal Pétain, avec un non-dieu éclatant, après vingt-cinq jours de détention, d'un camp de Rouges espagnols. Je l'apprenais avec soulagement ; encore ne saurais-je qu'un mois plus tard, par une coupure de *Gringote*, qu'un de leurs concitoyens avait été assassiné par un garde mobile dans une colonie, et que c'était ce Thierry de Lude qui ne connaissais pas, mais qu'on venait peut-être arrêté en attendant de m'arrêter moi-même.

Où étaient mes autres amis ?

Henri Bardèche, rescapé des Flandres, attendait sa démobilisation. Pierre Costeau était prisonnier. José Lupin, malade, évacué depuis trois mois d'hôpital en hôpital, perdu par sa famille, l'avait enfin retrouvée en Limousin. Plusieurs autres, prisonniers, selon l'avis de l'ambassadeur d'Espagne à Limoges. *L'Action Française* à Limoges, Georges Blond intérieur en Angleterre, avec les bateaux qui avaient quitté Brest et juillet. Je pensais surtout à eux avec déception : je ne savais pas pour qui de libération possible, dans cette « étrange situation qui était la siége ». Mais enfin,既然 nous pouvions savoir, point de morts. Je pensais à *Le Siège Partout* avec tant d'allégresse, que j'imaginais dès ce moment-là que je visiterai jadis, mais où tout a changé, les formes du gouvernement et de la vie, les mœurs, et parfois jusqu'aux habitudes du langage...

— et fausse — qui nous arriva à ce moment fut celle d'après, laquelle on avait réuni au camp de la Couronne cinq mille officiers accusés d'avoir abandonné leurs troupes. Le nombre infime des officiers prisonniers par rapport aux soldats, nombre certainement inférieur des trois quarts à ce qu'il aurait dû être, prouve que malheureusement pour l'honneur de l'armée, on n'aurait pas mal fait d'agir ainsi. Parmi les officiers et les hommes à ce moment-là, je suis assuré en tout cas que peu de nouvelles furent plus populaires que celle de cette instruction qui n'a jamais été liée.

Les messages d'alors ont eu quelque chose d'unique. Les premiers envoyés avaient été des colis de vêtements. Sans compter qu'ils furent bien accueillis, ils prouvaient déjà qu'on avait regu une adresse, et l'on reconnaissait, sur l'étiquette une écriture chinoise. Puis vinrent les lettres. Toute la France s'était perdue et se chevrautait. On interrogait le ciel et la terre pour voir des nouvelles. Peu à peu, elles affuaient : le paysage amical et familial se reconstruisait. J'ai ensuite retrouvé un télegramme de Xavier Vallat donnant l'adresse de Charles Lescot et d'Alain Laubrancq internés au camp de Gurs, dans les Pyrénées, et les lettres que Maurice leur avait écrites après leur départ, lettres renvoyées du camp au consulat d'Espagne à Paris, qui nous avaient échappé à l'expéditeur. Car mes amis étaient sortis de prison, sur ordre du maréchal Pétain, avec un non-dieu éclatant, après vingt-cinq jours de détention, d'un camp de Rouges espagnols. Je l'apprenais avec soulagement ; encore ne saurais-je qu'un mois plus tard, par une coupure de *Gringote*, qu'un de leurs concitoyens avait été assassiné par un garde mobile dans une colonie, et que c'était ce Thierry de Lude qui ne connaissais pas, mais qu'on venait peut-être arrêté en attendant de m'arrêter moi-même.

Où étaient mes autres amis ? Henri Bardèche, rescapé des Flandres, attendait sa démobilisation. Pierre Costeau était prisonnier. José Lupin, malade, évacué depuis trois mois d'hôpital en hôpital, perdu par sa famille, l'avait enfin retrouvée en Limousin. Plusieurs autres, prisonniers, selon l'avis de l'ambassadeur d'Espagne à Limoges. Georges Blond intérieur en Angleterre, avec les bateaux qui avaient quitté Brest et juillet. Je pensais surtout à eux avec déception : je ne savais pas pour qui de libération possible, dans cette « étrange situation qui était la siége ». Mais enfin,既然 nous pouvions savoir, point de morts. Je pensais à *Le Siège Partout* avec tant d'allégresse, que j'imaginais dès ce moment-là que je visiterai jadis, mais où tout a changé, les formes du gouvernement et de la vie, les mœurs, et parfois jusqu'aux habitudes du langage...

## Bourgeois et prolétaires

En attendant, je regardais faire ceux qui m'entouraient avec particiles quelque surprise. Dans le désastre, tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût me transmettre une lettre à M. de Lequerica, ambassadeur à Séville, tandis dans le Midi, où plusieurs de mes lettres devaient d'ailleurs parvenir. En rassemblant tout mon mauvais espagnol, j'écrivis même à l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, que je ne connaissais pas, pour que l'on pût

# Le cardinal Verdier était-il franc-maçon ?

**Ménagement de la franc-maçonnerie**

Le 15 septembre 1938, le R.P. Bertelot publie dans la *Revue de Paris* un article ahurissant, intitulé « Catholisme et franc-maçonnerie », en faveur de l'alliance de l'Eglise et des loges. L'*Observateur Romane* proteste avec énergie dès le 10 octobre, mais *La Croix* se tait, naturellement sur ordre, et l'idée fait son chemin dans *L'Ami du Clergé*, *Pêcheurs d'Hommes*, etc...

Avant de donner notre avis, feuilletons quelques pièces du dossier accusateur.

## Ménagement de l'école laïque

A deux reprises, le 12 avril 1935 au groupe Rive Gauche et le 18 janvier 1936 à l'Union pour la vérité, l'ancien ministre de l'Education nationale, M. Anatole de Monzie, avoue que l'école française, à force de faire la laïcité dans la bataille, dans la bataille contre le christianisme, — à détruire toute morale et que l'Etat ne peut même plus requérir des éducateurs l'enseignement du patriottisme. C'est là une arme providentielle pour combattre la malaisance du laïcisme. Elle est néanmoins seulement utilisée, et encore timidement, si nos souvenirs sont exacts, par la Fédération Nationale Catholique, d'ailleurs... en plein désordre. Le mouvement du général de Castelnau n'était pas à la page... Et l'archevêché de Paris continue de ménager étrangement l'école laïque.

## Ménagement du communisme

Durant tout le Front populaire, le cardinal Verdier s'en tient à un véritable dosage de palindromes qui énerve et déconcerte la résistance catholique devant le bolchevisme. Qui ne se souvient des étranges mots d'ordre qui émanent de l'archevêché : « Le communisme est condamné, mais tout n'est pas à rejeter dans ce mouvement. Il faut aimer les communistes pour les ramener et les convertir. Les communistes nous donnent de sérieuses leçons de courage et d'idéalisme... »

Au moment de la guerre d'Espagne, le cardinal Verdier réprouve les massacres de prêtres, comme s'il a reçu un ordre de Rome, mais il se rend plus belle à menacer les « loyalistes ». De là, le flétrissement scandaleux de *La Croix* et les campagnes odieuses de *Temps Present*.

**La mission spirituelle de la France**

Une affiche annonce pour le 17 mars 1939, à la salle Wagram, une grande conférence « organisée par le comité La Mission spirituelle de la France ». Pour sauvegarder leurs « libertés » et leur « dignité d'hommes », les Français de toutes opinions, toutes situations, toutes confessions « sont invités à venir entendre les « grands orateurs » : le R.P. Dieux, de l'Oratoire, le pasteur Langa, M. Paul Elbel, député ancien ministre, et M. Gabriel Cudennet, membre de l'Union des Intellectuels français et du Comité exécutif de la Ligue des Droits de l'Homme. Les « présidents d'honneur », dont comité La Mission spirituelle de la France, représentent cinq religions ou confessions : « S.E. le cardinal Verdier, archevêque de Paris ; M. le pasteur Boëgner ; M. le grand rabbin de Paris J. Weill ; M. Sicard de Plauzottes, vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme ; S.E. Kadour ben Gabrit, président des lieux saints de l'Islam ».

Que faisait donc le cardinal Verdier dans cette officine où la judéo-maçonnerie, installée officiellement sous le couvert de la Ligue des Droits de l'Homme, s'efforçait de confisquer et de manœuvrer l'idéologie française ?

Le 7 avril, dans la *Vie Nouvelle*, revue protestante du pasteur Lafon, M. Boegner proteste énergiquement :

« Dès qu'il a été informé du caractère de la réunion organisée par le Dr Wagram par la Mission spirituelle de la France, et de la personnalité de certains orateurs dont le concours avait été sollicité, le pasteur Marc Boegner a écrit au secrétaire général de ce groupement qu'il s'en désolidarisait entièrement, en le priant de ne plus faire figurer son nom sur la liste des membres du Comité directeur. »

Or, le cardinal Verdier, lui, nous sachions, s'est abstenu de rompre. S'il a laissé surprise sa bonne foi, il ne l'a pas reprise, du moins publiquement. Est-il donc un complice conscient de la politique enveloppante des Loges ?

**Avec Bénes**

En avril 1939, si nous avons bonne mémoire, l'archevêque de Paris se rend au congrès eucharistique de Budapest, mais au retour, il éprouve le besoin de s'arrêter à Prague et d'avoir un entretien avec Bénes, l'homme que la judéo-maçonnerie a préposé au saccage diplomatique, à la bolchevisation et au déclenchement de la guerre de l'Europe. Est-ce pour faire collaborer le bolétisme catholique, préché le 20 janvier à la salle Marigny, avec le bolétisme maçonnique ?

**Pour les Juifs de Moscou**

Le 17 juin 1939, la L.I.C.A., Ligue internationale contre l'antisémitisme, autre organisation populaire du parti communiste, fait annoncer par son organe *le Droit de Vire* que ses deux volumes de *Pléades roses* et de *Pléades noires*

■ Une nouvelle collection politique : *Le Labyrinthe* s'inaugure avec Six bras en l'air de notre collaborateur et ami Jacques Desprez. Aux éditions S.E.P.E., 49, rue Lautier, Paris.

■ Les kiosques de gares s'obstinent à mettre en vitrine : Aux sources de la liberté, d'Edouard Herriot, et cette apologie du bolchevisme qui s'intitule : Les gueux de l'élite, car leur éditeur, M. Gaston Gallimard, entend liquider tous ses inventaires. Jusques à quand ?

■ A l'usage des amateurs, siégiaisons parmi les nouveautés publiées cette semaine en librairie : Antoine Thomas : *La peinture dans les textes du moyen âge* ; O. Busnard : *Cultures égyptiennes* (en 376 pages) ; Louis Caillou : *Le livre du constipé et du diarrhéique* (340 pages).

Midas.

**NÉRIS-LES-BAINS**

Nerfs - rhumatismes - gynécologie. Fin mai - 1<sup>er</sup> octobre. Pays producteur

**Ludo**

le Stylo  
Yves Clarte

**JE SUIS PARTOUT**  
est le journal de toute la France

**FRANCE**  
Un an 94 francs - Six mois 50 francs  
Pour la zone non-occupée, abonnez-vous :  
12, boulevard de LYON  
Messageries Hachette  
Services de *je suis partout*  
(C.C. Lyon 218)  
ou aux bureaux du journal à PARIS

**ÉTRANGER**  
3 mois 55 francs - 6 mois 105 francs  
Un an 195 francs  
A ce tarif s'ajoutent pour l'Allemagne les frais de transport  
se montant à :

Pour 3 mois... fr. 9,75  
— 6 mois... fr. 19,50  
— 1 an... fr. 39... qui sont à payer par les abonnés

Chèq. Post. Paris 2016-43

Réalisée par

Les Usines De L'Ourcq

C'est une production  
FRANÇAISE

Les Usines De L'Ourcq

95

96

97

98

99

100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

145

146

147

148

149

150

151

152

153

154

155

156

157

158

159

160

161

162

163

164

165

166

167

168

169

170

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

201

202

203

204

205

206

207

208

209

210

211

212

213

214

215



# ROMAN INEDIT

# DE

# MICHEL DAVET

## RESUME DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS :

*Joli-Cœur, dix-neuf ans, vit en Quercy, en son précieux château de Miramol, transformé par Mme de Miramol, sa mère, en une pension de famille pour hôtés distingués. Arrive Mme Josée Fontenel, cantatrice, encore dolente d'un amour récemment brisé. Elle pense à apprivoiser Joli-Cœur, jeune animal sauvage. Un jour, sans trop savoir comment cela s'est fait, elle lui a donné un baiser. Un télégramme de l'amant lointain la fait venir à Toulouse. Un télégramme la déçoit. Sur ce, Joli-Cœur arrive.*

Le parut vaciller. Il oubliait qu'il avait des bottes flambantes et l'allure d'un fils de famille que sa voiture attendait en bas. Avait-il assez hésité devant cette cravate à pois ! Alors l'attente anxieuse de Mme Josée s'apaisa. Dieu soit loué, plus de solitude ! Elle était aimée d'un archange botté, auréole de givre et de brouillard, qui surgissait à l'heure justement où elle rendait les bras.

— Mon Dieu ! dit-elle avec un allégement qui ressemblait presque à la joie, comme vous êtes magnifique, Gilbert de Miramol ? Je n'ai jamais rencontré plus joli garçon. Qu'est-ce que vous faites à Toulouse aujourd'hui ?

— J'arrive à la minute, je n'ai encore rien fait.

— Venez-vous pour reprendre des cours de droit ?

Il sourit en la regardant. Il avait eu si peur qu'il en restait pâle, mais il commençait à comprendre qui c'était mieux qu'une petite joie, cette flamme dans les yeux de Mme Josée. Il arrivait pour la sauver de quelque chose, très probablement, très modestement d'une heure d'ennui, mais il se contentait du plus modeste, il se contentait d'être accepté.

— Je n'avais qu'une raison de venir, vous vous en doutez. J'étais un loup en cage, absolument un loup furieux.

— Vous avez plutôt l'air d'un saint Michel de cathédrale. Je suis profondément touchée de votre tendresse, Joli-Cœur, et justement aujourd'hui j'en avais besoin, mes amis sont repartis.

Elle étala sa robe bleue pour éviter ce regard intense, ce regard de brume éclairée qui offrait désir et sacrifice, toutes les fougues, tous les renoncements, toute la patience...

— Je serai toujours là quand les autres amis repartiront, dit-il avec un peu d'emphase. Je serai là toute la vie, patient comme un monument.

— Joli-Cœur, moi j'ai quarante ans !

— Vous me l'avez annoncé vingt fois ! dit Joli-Cœur d'un peu haut, comme si l'aveu ne blessait que lui. « Puis-je enlever ma pardessus ? »

— Comme vous voilà beau ! Est-ce que toutes ces affaires vous ont été honnêtement procurées ?

— Ce pardessus est à mon beau-frère, dit Joli-Cœur sans s'émouvoir, les gants à M. Ramps et les splendides bottes à mon ami Loulou Martin qui est prisonnier. La cravate est à moi.

— Voilà un vestiaire qui demande de la mémoire et de la gratitude. Comment va-t-on à Miramol ?

— On prétend qu'Amanda maigrit. Il neige au grenier sur les malles en peau de sanglier, et l'une des vieilles dames est grippée ; je ne sais pas laquelle.

Mais tout cela ne l'intéressait pas. C'était le langage habituel des gens qui n'ont rien de mystérieux dans le cœur. Il

enleva son pardessus et s'assit au pied du fauteuil, toujours dans l'attitude de dépendance, de naturelle grâce d'un troubadour de cour d'amour. Il n'avait pas de violon, mais il écrivait des vers en secret et connaissait tous les grands poètes du monde. Il avait été sûr de son génie ; maintenant la flamme tremblait. Au lieu de l'exalter, la bousrasque éteignait l'élan de sa poésie. Il était à craindre que non seulement l'amour n'apportât aucune contribution à la gloire à venir, à la gloire attendue, mais plutôt qu'il la dévorât à peine en herbe. Deux fières, deux égarements, pour un apathique, un contemplatif, un Joli-Cœur porté sur des nuages, c'était trop. Puisqu'il fallait choisir, il préférait choisir la robe d'une femme !

L'ombre entraîna dans la belle chambre sinistre et bien astiquée. Madame Josée frissonna en pensant à ces derniers jours où une fois encore elle avait crié atteindre le fond d'un abandon dont elle ne se sauverait pas. Du petit bar si bien repeint, face à sa fenêtre, sortaient des amoureux qui après leurs baisers se battaient peut-être, se quittaient peut-être, mais revenaient toujours et ne prenaient pas de bateaux. Elle s'était répété « guérirons-nous ! » en regardant en face avec un effort de sécheresse raisonnable — comme on se décide à se reconnaître une maladie qui fait peur — ce vieil amour qui l'asservissait, mais on ne guérir pas seulement parce qu'on le veut. Il faut l'opération, les soins de quelqu'un, le miracle de Dieu. La porte s'était ouverte sur quelqu'un qui était l'espoir même, et mieux que l'espoir — la Visitation sans auréole. Voilà, elle était apaisée, elle guérirait.

— Joli-Cœur, que vaut-il mieux ? Etre honnête en vous avouant que je suis heureuse de vous avoir là, ou être habile en n'avouant rien ?

— A quoi vous servirait d'être habile ? Je suis totalement médusé, je ne puis être plus amoureux, mais je puis être plus heureux.

— Pauvre petit page ! dit-elle. Elle se pencha, appuya sa joue sur les cheveux de Joli-Cœur et se mit à chanter à mi-voix une chanson italienne qui devait être une chanson d'amour, mais qu'elle ne voulut pas traduire. La chambre était couleur de cendre et la glace ne reflétait que les bleus imprécis des feutre de reps, et la tapisserie fleurie de petits paniers symétriques.

— J'ai découvert que je m'étais déjà très attachée à Mira-

mol, dit Mme Josée. Je veux faire un arrangement avec votre mère pour retrouver ma chambre tous les ans à certaine époque — s'il est toutefois possible de faire des projets pour demain ! Je ne sais rien des événements. Que se passe-t-il ? Les gens de Toulouse mangent mal, je le reconnaît, mais on a l'impression qu'ils ne s'intéressent aux affaires du monde que par ce problème du manque de bifteck. Et ces métèques, ces Juifs, ces faux étudiants !... Quand repartez-vous ?

— Mais je n'en sais rien, avoua Joli-Cœur. Avec vous si vous l'acceptez.

— Non, non, je tiens à ma respectabilité, Joli-Cœur. Que n'imagineraien pas ces dames si elles nous voyaient revenir ensemble ! J'espère bien que vous avez eu la sollicitude et la galanterie de donner un prétexte à ce voyage ?

— Bien sûr, dit Joli-Cœur. Mais il se sentit frappé d'un coup de massue et perdit un instant contenance. Non, il n'avait pas même eu l'idée de donner une explication, il ne donnait jamais d'explication. Il partait comme ça.

— Qu'avez-vous dit ? demanda-t-elle sans soupçon.

— Que je venais apporter des noix et diverses choses à un vieux bonhomme d'oncle qui vit comme un rat dans un vieil hôtel. Il m'aime bien, mais il règne en ce moment chez tous les vieillards une véritable panique, leurs figures et leurs mains ont l'air de crier : « Nous pensons qu'à vivre, ne pensons qu'à vivre et à manger. » J'espérai tout de même qu'il me donnera un lit cette nuit !

— C'est vrai, dit Mme Josée, il va faire nuit. Vous devriez y aller tout de suite, parce que je vous préviens que les chambres sont encore plus rares que les biftecks. On a l'impression d'une inondation dans ces grandes artères de la zone libre.

— Me laisserez-vous revenir tout de suite après ?

— Je ne peux pas dire non, dit Mme Josée.

Il remit son manteau sur une épingle, hésita à sortir, sortit et revint, puis dégringola l'escalier comme un collégien. Madame Josée s'approcha de la glace et se vit les joues blanches. Les joues de nénuphar des filles de vingt ans.

Joli-Cœur revint trois quarts d'heure après.

— Mon oncle est à Montpellier chez ma tante Adèle, dit-il avec tranquillité.

— Mais, Joli-Cœur, comment allez-vous faire ?



(Illustrations de Patrick.)

comme il avait dû mille fois se le répéter. Depuis deux heures je cherche à être héroïque et je n'ai rien trouvé, pas même à me faire écraser. Alors je pars. Je ne sais pas si vous vous comprendrez que rien ne pouvait plus vous prouver mon courage. Oh ! Madame Josée, vous êtes si dure, j'ai tant rêvé, j'ai tant de patience et de douleur à vous aimer ! Ce voyage inutile, cette cravate inutile, et peut-être l'amour inutile. J'ai l'air d'un pauvre.

Madame Josée repoussa brusquement les assiettes et, les yeux ouverts, durablement, s'avoua l'agitation et la détresse de ses désirs. Sa bague au diamant bleu luisait contre sa joue sans fard. Elle ne rougissait pas ; le dévergondage affolé de ses sens ne faisait pas même frémir sa lèvre ; on pouvait seulement penser qu'elle avait sommeil. Elle croyait sentir la main de Joli-Cœur sur son corsage. Ce qu'il savait, ce qu'il ne savait pas ? « Oh ! Joli-Cœur, vous n'êtes pas tellement enfant ! »

Elle resta là un moment sans que rien ne se vit de son vertige, puis elle se leva, sourit à la serveuse et se retira.

## CHAPITRE III

Elle fut de retour à Miramol le surlendemain. Amanda l'attendait à l'autobus, la tête roulée dans un vieux foulard qui lui donnait l'air d'une paysanne slovaque, et chaussée bizarrement de sandales d'été recouvertes de peau de lapin. Mme Josée ne put savoir si elle était joyeuse, indifférente ou ennuie de son retour, car elle ne parla qu'à peine. Elle dit que toute la maison toussait, que Prude avait d'affreuses engelures, et Joli-Cœur, le pauvre, une bronchite. On avait fait une coupe de bois dans la garenne, tout au fond, et le chauffage marchait mieux.

La brume se levait avec des lenteurs, des enroulements adorables, et les toits de Miramol commençaient à devenir roses. L'herbe gelée craquait comme des brises de verre sous les souliers et Madame Josée montait lentement le chemin en se disant qu'il lui fallait absolument pour son bonheur une maison des champs. Il y a des matins, des chemins, des touffes d'herbes grises, des branches givrées d'églantiers, des silences d'hiver, des riens, chargés cependant d'une telle puissance de songe et d'enchantement qu'ils seraient le secret de la joie parfaite pour ceux qui apprendraient à voir. Mais ceux qui les voient les voient mal, et les autres sont dans les villes. Depuis qu'elle découvrait ce pays, Mme Josée sentait qu'elle avançait vers une découverte qui serait sa force à l'heure traquée de ses cinquante ans. « Perdu l'amour et perdue la voix, qu'est-ce qui me restera ? Une philosophie ? mais mieux encore, une maison. Cela peut paraître un rêve d'enfant, mais c'est autre chose : comme une chapelle où se recueiller en brûlant des cierges sous des images, comme un bateau-refuge d'où regarder les autres se jeter à l'eau, comme un musée de verre ! »

Elle s'arrêta pour respirer fort. Elle devait être verte : l'air du matin meurtrissait sa peau fatiguée. Et là-haut il y aurait encore toutes les salutations, toutes les questions,

— Cela n'a pas d'importance, dit Joli-Cœur, je n'aime pas dormir.

Mme Josée le regarda une seconde et se posa une question qui l'agaça.

— Joli-Cœur... commença-t-elle.

Elle baissa les yeux, les releva : « Me jurez-vous que votre oncle est vraiment parti ? Que vous ne savez pas d'avance qu'il était parti ? Enfin êtes-vous même allé jusqu'à lui ?

Joli-Cœur devint rouge comme une fille.

— Je pourrais mentir à Dieu lui-même, dit-il cependant, mais pas à vous. Pourquoi me posez-vous cette question ? Qu'est-ce que vous pensez ?

— Vous savez ce que je pense, Joli-Cœur. Je pense que vous pouvez mentir, voilà tout. Vous dites être venu pour porter des provisions à votre oncle, mais vous n'avez pas de valise.

— Je l'ai laissée en bas, dit Joli-Cœur.

Quelque chose dans ses yeux liquides, quelque chose de suppliens et de trahié sans qu'il s'en rende compte et sans qu'il l'eût voulu surpris la jeune femme.

— Joli-Cœur, allez le chercher votre valise.

Joli-Cœur ne bougea pas. Il avait encore son pardessus comme une cape, et, les yeux baissés, il regardait la robe de Mme Josée en se disant qu'il se suiciderait si elle le mettait dehors.

— Eh ! bien, dit-elle, je vais vous expliquer ce qui en est : Vous êtes parti de chez vous, une fois de plus, sans explication, et par conséquent sans noix, sans valise, sans souci de ce vieux bonhomme d'oncle qui peut-être d'ailleurs n'existe pas, et sans souci de ce qu'on pensera là-bas à mon propos. Et, même s'il existe, lui avez-vous demandé de vous loger ce soir ?

Joli-Cœur regardait toujours la robe avec une espèce d'hésitation. Ce n'était pas qu'il fût courbé de honte, non, mais il se sentait atrocement fatigué. Un noyé qui a une pierre au cou. Il n'avait pas voulu mentir. Il avait seulement suivi le chemin facile, comme toujours, sans prévoir qu'il s'y enfoncerait si profondément. De plus, il ne voulait pas couper chez son oncle Anselme, alors que Mme Josée dormait à l'autre bout de la ville. Il passerait la nuit debout contre sa porte, comme un soldat au garde-à-vous devant la chambre de la reine. Avait-il tant de mal à faire ? Cela méritait-il de se voir reprendre le peu de charité qu'on lui avait accordé ?

— Vous rappelez-vous ce que vous venez de dire à l'instant ? Je pourrais mentir à Dieu même, mais pas à vous ?

— Mais ce n'était pas un mensonge, c'était l'inquiétude vous déplaît.

— C'est du mensonge, un tissu de mensonges intêtement féminins. Cela me donne un affreux malaise.

— Mais voulez-vous que je croie à la sincérité de l'amour que vous me portez ?

Joli-Cœur eut un petit sursaut et le geste d'étendre la main, pour défendre un bien qui n'était qu'à lui.

— Oh ! cela... dit-il simplement. Il ne s'expliqua pas davantage. Il se sentait vraiment très abattu.

— Vous mentez si bien ! dit Mme Josée. Je me sens mal à l'aise devant vous.

— Mais tous les hommes mentent aux femmes, tous les hommes mentent ! cria Joli-Cœur avec douleur, et non pas par amour comme je viens de le faire, mais par manque d'amour. Ne le savez-vous pas ?

M. Ramps en robe de chambre de séducteur, les dames dans leur vieux pilou, l'odeur du pain grillé...

Joli-Cœur avait-il vraiment une bronchite ou feignait-il de l'avoir dans l'espoir de faire naître un remords qui ressemblerait à l'amour ? Si c'était cela, il avait raison : Josée l'imaginea de nouveau sous l'averse, et, de nouveau, rêva de l'avoir dans ses bras. Non pas que ce désir eût chassé le désir d'un autre, mais tous deux imparfaitement satisfaits, chacun venait la déception causée par l'autre, se confondaient dans la même certitude exaltée : « Je peux encore aimer, je peux encore aimer ! » Amanda la tira de ses réflexions en lui annonçant que Prude avait fait une crème pâtissière pour fêter son retour. Elle avait reçu hier les bonnes feuilles de son livre et tous les gens de la maison les contemplaient avec ahurissement et méfiance, comme s'ils croyaient trouver dans ces pages inconnu la preuve d'une trahison. Une demoiselle toute réserve, toute économie, tout abnégation, les mains violettes et tailladées par la serpette, et n'ayant pas le temps de regarder les Aubépines en revenant de confession ! Comment lui était venue l'idée d'écrire un livre ! Faudrait-il lire tant de pages ? Il était lourd comme un roman anglais. Cela finissait-il par le mariage ou la mort de quelqu'un ? Etais-je le genre Veillée des Chaumières ? « Félicitations, félicitations, mademoiselle Prude, nous allons lire ça au coin du feu ! »

On vit la porte s'entrouvrir et Mme de Miramol avancer le pied pour savoir s'il y avait du verglas sur la pierre.

— Ma bête ! Ma célébre ! On commençait à s'enoyer sans vous. Le fauteuil duquel était déserté. N'aviez-vous pas eu froid dans l'autobus ? Avez-vous couché aux Ambassadeurs ou au Terminus ?

(A suivre.)

## LA PHILATELIE

TIMBRE NEUF OU OBLITERÉ ? de conserver la valeur initiale engagée dans leur achats.

Enfin, une raison militaire encore en faveur du timbre neuf et ceci nous console de perdre quelques francs. C'est la volonté d'une collection de timbres à l'état neuf est autrement attrayante que celle du timbre oblitéré. La mise en page de ce plus soignée quand une conception de collection de timbres oblige à l'oublier. Si l'on achète un timbre oblitéré, il est bien regrettable, mais ne connaît pas de meilleures occasions que celles de l'achat d'un timbre neuf.

C'est alors le réparateur du timbre oblitéré, dévoué, dévoué, dévoué, qui devrait être le meilleur. Mais, dites-vous, cette priorité n'a plus de raison d'être. C'est que le timbre oblitéré est moins cher que le timbre neuf.

Sur le plan spéculatif, cette désertion prolongée du timbre neuf est une calamité. Cela démontre que les collectionneurs sont de plus en plus rares. C'est alors le réparateur du timbre oblitéré, dévoué, dévoué, dévoué, qui devrait être le meilleur. Mais, dites-vous, cette priorité n'a plus de raison d'être. C'est que le timbre oblitéré est moins cher que le timbre neuf.

FRANCISQUE PAUL

TIMBRES POUR COLLECTIONS  
SOCIÉTÉ DOCQUET et Cie  
124, boulevard Haussmann, PARIS  
Série — Paquets — Timbres rares  
Service des Nouveautés  
Norvège n° 183/186  
Occasion exceptionnelle. Prix : 180

# PLAISIR DES ARTS

LES HOMMES ET LES LIVRES

## Le temps des enquêtes

**L**e temps des enquêtes, et particulièrement des enquêtes littéraires, se situe de juillet à septembre. Aux beaux jours de notre avantage, la tradition était solide : dès que l'activité des éditeurs commençait à faiblir, les rédacteurs en chef demandaient à leurs jeunes collaborateurs de leur soumettre « ces projets d'enquête dont on les assommaient depuis des mois » et qu'ils étaient bien contents de trouver, à la saison creuse, « Pour ou contre le roman », « Y a-t-il une littérature de classe ? ». Un écrivain doit-il rester célébataire ? »... Quelle aura été, selon vous, l'influence du surréalisme ? »... L'écrivain trahit-il sa mission en s'occupant de politique ? Doit-il militier ou non ? »... tels étaient les grands sujets, telles étaient les questions que les enquêteurs allaient poser, de vive voix, par téléphone ou par correspondance, aux gens arrivés. C'était pour ceux-ci une manière de ne pas se laisser oublier pendant l'été, aussi répondraient-ils presque tous. Le genre n'est, d'ailleurs pas condamnable en soi, et certaines enquêtes ont laissé un souvenir durable, soit à cause de l'importance ou de l'opportunité du sujet, soit en raison de l'ingéniosité de l'enquêteur, qui savait obtenir le maximum des interrogés, ou qui savait tirer de leurs déclarations des conclusions remarquables.

Sans remonter jusqu'à l'*Enquête sur la Monarchie*, qui commença par être véritablement une enquête assez banale, on peut s'en rappeler quelques-unes qui remuèrent au moins le monde des Lettres. Robert Brasillach, avec *La Fin de l'après-guerre*, bouscula aimablement quelques pots de fleurs, à l'époque où les éditeurs entretenaient leurs romanciers comme des chevaux de course et une bonne fraction de la jeunesse, occupée de cocktails et de coupe Davis, se déclarait néanmoins inquiète.

Comme tout le monde, je me suis livré à ce sport, sans toutefois soulever jamais aucun lievre bouleversant. Je me rappelle avoir terminé l'un de ces travaux sur commande devant l'indescriptible auditoire du Club du Faubourg. Il s'agissait de Montherlant et des femmes, aussi voyait-on, pour une fois, une conviction réelle animer le débat. Les familières créatures du Juif Poldès, répandues dans la salle selon la tactique traditionnelle, se trouvaient aux prises avec d'autentiques hysteriques venues des dehors, des Andrée Hacquebault toutes plus renfoulées et plus laides que nature. Quel spectacle !

Le métier n'était pas toujours aussi pittoresque, mais j'en ai gardé un bon souvenir. Les gars de lettres sont presque toujours accueillants lorsque l'enquêteur se montre courtois et ne leur pose pas de questions blessantes ou pour trop insidieuses. Fernand Vandémrem avait, un jour, conseillé malin à son père Goncourt reçu sous la Coupole.

— C'est possible, me dit-il. Cela n'a aucun rapport.

Évidemment. Mais il fallait bien dire quelque chose. Nombre de mes enquêtes ne me laissaient pas pataguer longtemps dans les banalités préliminaires :

— J'ai pensé qu'il vous serait commode de vous inspirer des quelques notes que j'ai préparées et que voici, me disaient-ils.

Et ils me remettaient, non des notes, mais des articles très complets, entièrement rédigés, comportant, outre les réponses aux questions prévues, le rappel de leurs œuvres complètes et même la description de leur personne et de leur habitation, avec des détails sur leur manière de travailler. N'étant pas venus de tempérament, je n'ai pas conservé ces documents, dont certains étaient savoureux. J'ajoute que je ne les utilisais guère, non pas tant avec un souci exagéré de produire une œuvre originale qu'en raison de leur longueur, presque toujours très excessive. Je faisais ce métier avec soin, souvent avec intérêt, et, dans l'ensemble, les « clients » n'étaient pas trop mécontents.

Un des moins mécontents — cela s'arrangea par la suite — fut, un jour, Léon-Paul Fargue. Il avait ou il devait poser sa candidature à l'Académie française, et je l'avais interviewé à cette occasion. J'ose dire que mon arti-

## MAUPASSANT CHEZ LES JUIFS

Quat-z-Arts

Il y aura, le mardi 6 juillet prochain, cinquante ans, jour pour jour, que s'endormit du sommeil sans réveil celui qui fut le conteur le plus célèbre de son temps et l'un des meilleurs de toute littérature. En prenant possession de Maupassant, la mort ravissait une dépouille d'où la raison s'était depuis longtemps évadée. Marquée par des instants de délirium et des séries d'horribles convulsions, l'agonie de l'écrivain avait duré dix-huit mois. La première manifestation évidente de la paralysie générale, la scène dramatique qui devait rendre urgent l'intervention du malade, remontait, en effet, au 1<sup>er</sup> janvier 1892. De ce jour-là, avait définitivement sombré dans une incurable démente la claire et lucide intelligence qui avait produit tant de fortes pages, enrichissant les lettres françaises.

Dans ses lettres à Jean Lahor, Maupassant parlait, en termes émouvants, de « malaise physique de cause inconnue, mais intolérable », qui, disait-il, faisait de lui un martyr. Il annonçait qu'il se savait « réellement perdu ». Il adressait à son médecin, ami et confident un adieu déchirant : « Je suis à l'agonie; j'ai un ramollissement de cerveau. C'est la mort immédiate et je suis fou. Ma tête bat la campagne. Adieu, dieu, vous ne me reverrez plus. »

S'il était, depuis longtemps, obsédé par l'angoisse exprimée avec des accents si poignants, on s'explique et l'on comprend le pessimisme qui caractérisait toutes ses œuvres et se discerne jusque dans ses plus joyeux récits. Il surprenait chez un homme qui apparaissait à ses confrères et à tous ses contemporains comme un enviable privilégié de la fortune, en possession des dons les plus rares qui lui valaient succès fructueux et flatteuse célébrité.

Une autre fois, je demandai un rendez-vous à Jules Romains,

pour causer avec lui du *Verdun*,

qui venait de publier dans *Les Hommes de bonne volonté*.

Fargue me reçut le jour de la

Chambre. Paul Bourget était assis

devant une petite table couverte

de livres et de papiers. Il me fit

répéter mon nom, me demanda où

j'avais fait mon service militaire,

et si j'avais l'intention de me marier.

Après un questionnaire social rapides, il me fit une scène de

transmettre ses compliments à mon directeur et me dit au revoir avec beaucoup de bienveillance.

Le jeu parla des moyens d'investigation du romancier, du témoignage direct et de la récréation artistique, et je m'évertuai

dans l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de

l'entretien à lui faire dire qu'il avait été à Verdun ou non.

Il me fit alors une histoire de